



## La Bourse de cuir

Par Édouard Sylvin.

### I

Le premier témoin dans l'affaire du grand François fut le petit berger Joseph.

Il se présenta à la barre d'un air gauche en tournant son chapeau rond dans ses doigts. Ses gros souliers paraissaient trop grands pour ses pieds ; son pantalon rapiécé en maint endroit accusait un long usage ; mais, sa blouse bleue, repassée par sa mère le matin même, pour la circonstance, et sa cravate verte, émergeant du col de sa chemise aux tons roux, éblouissaient.

Le témoin avait cet air niais que les gens de la campagne se donnent au moins aussi souvent qu'ils le reçoivent de la nature ; ses yeux bleus pourtant ne manquaient pas d'intelligence, et son nez au vent trouait ce masque de niaiserie comme un rayon de soleil troue le rideau de brouillard d'une matinée d'automne.

- Racontez ce que vous savez, dit le président des assises après les formalités d'usage.

Le petit berger Joseph baissa les yeux et les leva deux fois avant de parler.

Le silence dans la salle était profond, l'attention aiguë. Le grand François, que le témoin n'avait pas regardé, peut-être par peur, se tenait debout entre les gendarmes, les poings appuyés sur la barre, les sourcils froncés. Son visage de mauvais drôle était tirillé par des tressaillements nerveux ; à ses fortes mains, aux os maxillaires de sa face, à sa bouche énorme, à ses yeux durs et sans pensée, on reconnaissait l'animal de proie, vorace et violent.

- Allons ! témoin, nous écoutons, fit le président, d'un air encourageant.

- Monsieur, je dirai tout comme je sais, commença le petit berger. Quand le grand François a dit au maître qu'il voulait m'emmenner à la fête de Domfront, dame ! le maître a été surpris. Le grand François ne m'avait guère caressé jusque-là qu'avec son fouet ou ses souliers. Ma mère refusa d'abord de me laisser aller. Mais le grand François lui dit : « Vous ne voulez donc pas que votre gars s'amuse pour un jour ». Alors elle céda.

Nous partîmes de Juvigni, le dimanche, de bon matin. En route, le grand François me dit : « Écoute Joseph, tu vas t'en donner toute la journée. Ce soir, tu retourneras à la ferme et tu diras au maître qu'il m'est arrivé un accident, que je me suis foulé le pied et que je ne pourrai revenir

que lundi, à moins de trouver l'occasion d'une voiture. Tu m'entends. Si tu dis autre chose, nous réglerons ce compte-là ensemble ».

Je lui promis de faire sa commission ; je compris alors pourquoi le grand François m'avait emmené avec lui. Il voulait rester deux jours à la ville au lieu d'un et fournir une excuse au maître.

En arrivant à Domfront, nous avions faim. A l'auberge, toutes les tables étaient occupées ; nous en avisâmes une, où il n'y avait qu'un homme. Avec sa permission, nous nous assîmes auprès de lui. Naturellement on se mit à causer ensemble. Il nous apprit qu'il tenait une baraque à la foire. C'était lui le chef. Les autres prenaient leurs repas dehors, auprès de la voiture. Tout en parlant, il jetait des morceaux de pain à un petit chien blanc frisé, qui jappait en faisant le beau auprès de sa chaise. « Il n'y en a pas de plus intelligent dans les cirques de Paris », nous disait-il.

Je me rappelle très bien tout ça. Le chef des baladins était un gros homme avec de fortes moustaches noires et un nez rouge. Il nous offrit à boire quand notre chopine fut vidée. Le grand François voulut savoir s'il gagnait beaucoup d'argent dans son métier. L'homme tira de sa poche une bourse en cuir, la posa devant lui et fit un geste. Le chien sauta sur la table. Avec ses crocs, avec ses pattes, il défit le nœud des cordons, ouvrit la bourse, et je vis, et le grand François le vit comme moi, qu'elle contenait un tas de pièces d'or.

- Hé ! paysan, dit l'homme en riant, il y a là de quoi acheter des vaches et des cochons. Moi, je me contenterai d'acheter un cheval.

Le grand François regarda la bourse et puis le chef des baladins en répétant :

- Un cheval.

- Oui, ou une jument, mais quelque chose de fort, de solide, de travailleur.

- J'ai votre affaire, une fameuse occasion, dit le grand François.

Je le regardai avec surprise. Je ne connaissais pas de chevaux à vendre à la ferme, ni même dans tout Juvigni.

- C'est-y donc à Bagnoles qu'il y a des chevaux à vendre ? demandai-je.

Le grand François me regarda de côté, de son air pas bon.

- Non, répondit-il, ce n'est ni à Juvigni, ni à Bagnoles ; c'est plus loin, de l'autre côté de la forêt d'Andaine, à la Ferté.

Je ne dis plus rien, le grand François allait souvent à la Ferté, où il a de la famille ; tandis que moi je n'y connais personne.

- Si l'affaire est bonne, l'homme, dit le chef des baladins, il y aura la pièce pour vous. Aujourd'hui et demain, le travail me retient ici, mais mardi je donnerai un coup de pied jusque-là.

Le grand François regarda autour de lui ; puis, tout à coup, se tournant vers moi :

- Petit, fit-il, tu n'as pas trop de temps pour voir la fête. Va-t-en sur la place. Je t'y rejoindrai tout à l'heure.

Le chef des baladins cligna de l'œil comme pour approuver le grand François. Je compris que les hommes voulaient rester seuls pour traiter une affaire. Je m'en allai.

Le grand François me rejoignit au bout d'une heure et ne me parla de rien. Le soir, à ma grande surprise, au lieu de rester comme il me l'avait annoncé, il repartit pour la ferme avec moi. Le long du chemin, il avait l'air

préoccupé. Je lui demandai s'il s'était arrangé avec le chef des baladins. Il me répondit brusquement que non et je n'y pensai plus.

- C'est tout ce que vous savez, témoin, demanda le président, voyant que le petit berger se taisait.

Celui-ci hésita un moment ; puis, toujours tournant les bords de son chapeau entre ses doigts, il reprit :

- Il y a encore autre chose. Le mardi soir, à la nuit tombante, comme je rentrais à la ferme avec mes moutons, en suivant la lisière de la forêt d'Andaine, j'entendis un coup de fusil et presque aussitôt les hurlements d'un chien. Je pensai que c'était un garde qui tirait un lapin. Comme je continuai mon chemin, un peu plus loin, je vis détalier l'ombre d'un homme devant moi et il me sembla bien reconnaître le grand François, mais je n'en fus pas sûr. En rentrant, je le vis qui vaquait à son travail ; il avait son air ordinaire.

Le lendemain, à la même heure que la veille, en passant près de la forêt, j'entendis les cris plaintifs d'un chien. Ça me remit en mémoire le coup de fusil de la veille et les hurlements qui l'avaient suivi. J'eus la curiosité de voir ce que c'était. J'entrai sous bois et je parvins ainsi dans un chemin forestier que les gens du pays prennent quand il fait beau temps et qu'ils veulent aller à Domfront par la traverse. Il faisait plus d'à moitié nuit et sous les arbres l'obscurité était encore plus profonde. J'aperçus alors le chien qui criait ; il se tenait en dehors du sentier, entre deux chênes, auprès d'un buisson ; c'était un petit chien, mais je ne pus distinguer sa couleur. Ses hurlements avaient quelque chose de si triste que je sentis un frisson me courir dans le dos. Pourtant j'avançai, mais le chien recula en continuant de hurler. Je revins sur mes pas ; il reprit sa place entre les deux arbres ; je l'appelai, il ne bougea pas. C'était si singulier que j'eus peur, et je m'enfuis poursuivi par les hurlements du chien, plus lugubres encore de loin que de près.

Je n'en parlai à personne ce jour-là ; le lendemain et le surlendemain, je retournai dans le bois. Le chien ne pleurait plus ; mais je le retrouvai à la même place, et quand je voulus l'approcher il recommença le même manège que la première fois.

Ce fut le jeudi soir seulement que je racontai au grand François ce que j'avais surpris. Je le rencontrai en approchant de la ferme. Aux premiers mots que je lui dis, il se retourna tout à coup, et, malgré la nuit, je vis briller ses yeux.

- Où as-tu rencontré ce chien ? me demanda-t-il d'une voix toute drôle.

Je le lui expliquai.

- C'est quelque mauvaise bête enragée, reprit-il. Il faut en débarrasser le pays. Conduis-moi où elle est, ordonna-t-il en brandissant un bâton qu'il tenait à la main.

Nous revînmes sur nos pas ; il marchait si vite que, par moments, il me fallait courir pour rester à ses côtés. Je remarquai avec étonnement qu'il se dirigeait sans hésiter vers l'endroit où j'avais vu le chien, sans me demander aucun renseignement. Pourtant, à mesure que nous avançons, il marcha moins vite. Enfin quand j'arrivai auprès des deux arbres, c'était moi qui le précédai de quelques pas. Dans les ténèbres, le chien était invisible ; mais on l'entendait gémir d'une voix sourde.

- Où est-il ? murmura le grand François que je sentis auprès de moi.

A peine le grand François eût-il prononcé ces mots, que le chien poussa un hurlement si horrible que mes cheveux se dressèrent sur ma

tête. J'entendis le bâton de mon compagnon tomber auprès de moi et je le vis s'enfuir, les bras étendus, comme pour se défendre contre quelqu'un. Je le suivis tout haletant et non sans peine.

Quand nous fûmes sortis du bois, il ralentit sa course et marcha d'abord sans rien dire. Tout à coup, au moment où je m'y attendais le moins, il se retourna vers moi et me saisit les poignets avec violence.

- Écoute, Joseph, me dit-il, si jamais tu parles de ce maudit chien à qui que ce soit, si tu répètes un mot de ce que tu as vu ce soir, je te prendrai par le cou comme je te tiens par les poignets et je t'étranglerai. Tu me connais ; je le ferai comme je te le promets. Ainsi tu tairas.

Je le lui jurai ; j'avais si peur de lui que je n'ai parlé à personne de ce que je savais jusqu'au moment où le grand François a été arrêté.

## II

Après le petit berger Joseph, le président appela le second témoin. C'était un individu nommé Jean Gringol, dit la Carpe.

Il se présenta à la barre une casquette de soie à la main. Ses cheveux plats retombaient par touffes sur son front étroit et bas. Son nez pointu, sa bouche cynique, ses pommettes saillantes et colorées, composaient un ensemble de physionomie peu sympathique que de petits yeux noirs et vifs éclairaient d'une lueur d'intelligence. Par-dessus une blouse bleue, enfoncée comme une chemise dans une cote de même couleur, cet homme portait un vieux paletot déteint par la pluie et roussi par le soleil.

Il prêta serment gauchement, d'une voix où l'on sentait gronder une sourde raillerie.

- Vous étiez au service de la victime ? demanda le président.

- Oui, répondit le témoin. Clown et acrobate à votre service ; surnommé la Carpe à cause de mes sauts. J'ai décarré de la piaule quand le Dab a disparu.

- Exprimez-vous dans un langage décent et intelligible, ordonna le président.

L'homme fit un mouvement d'épaules qu'on pouvait traduire de manières diverses.

- Dites ce que vous savez.

- J'étais resté à Domfront, forcé, contraint, commença l'homme. La police m'avait à l'œil et le juge tenait à me voir. Le commissaire m'avait donné à choisir : rester de bonne volonté, jusqu'à la fin de l'enquête, ou rester, logé aux frais du gouvernement. Je n'étais pas accusé, mais j'étais suspect. Ça m'a asticoté, moi, cette situation. On n'aime pas quand les gendarmes vous regardent de travers, mais quand ils vous regardent en face, c'est encore pis. Et puis, ça m'embêtait que le Dab – pardon ! le chef – eût disparu. Je n'avais rien contre lui ; il payait peu, mais il payait bien, et à l'occasion, il ne regardait pas à offrir un litre. Volontiers, j'aurais donné un coup d'épaule à la rousse – excusez ! à la police – pour le retrouver ou pour mettre la main sur celui qui l'avait évanoui.

Tout ce que je savais, pour le lui avoir entendu dire, c'est que, sur les indications d'un paysan, venu à la fête de Domfront, il s'était rendu à la Ferté pour acheter un cheval. Une fameuse occasion. Ah oui, une belle d'occasion pour lui, le pauvre bougre. Il était parti seul, avec son chien, à pied, un mardi. Il aimait la flânerie, cet homme, et les courses à pied, pour

se faire maigrir, qu'il disait. Le paysan lui avait indiqué le chemin à suivre ; une jolie route, par le beau temps, à travers la forêt. Il partit donc et on ne le revit plus.

Trois jours se passèrent. On commença à s'inquiéter. La gendarmerie alla prendre des renseignements à la Ferté. On ne l'avait pas aperçu. C'est alors qu'on nous fit appeler chez le juge, nous autres, et que moi, personnellement, on m'invita à attendre des nouvelles. Bon. Le quatrième jour, qu'est-ce que je vois arriver à l'auberge ? Son chien, Cri-cri qu'il l'appelait, et maigre, et crotté et échiné. Si cet animal avait pu parler, bien sûr, on aurait su à quoi s'en tenir ; mais dame ! on avait beau l'interroger, bernique ! On lui donna à manger ; le soir, il avait disparu. Ce manège là se renouvela deux ou trois fois. Une fois, j'essayai de le suivre. Suivez donc un chien qui détale.

Quinze jours se passèrent. Je me faisais vieux, oui, à Domfront, d'autant plus que les eaux baissaient dans ma profonde, et je commençais à tirer des plans pour imiter Cri-cri, un beau soir, au risque d'avoir les gendarmes à mes trousses. Je venais de dîner à l'auberge ; le chien était couché à mes pieds ; il y avait un tas de gens dans la salle, car c'était jour de marché, quand la conversation entre les paysans, roulant sur la disparition du patron, éveilla mon attention. Il y en avait un qui disait en montrant Cri-cri : c'est son chien. Je le reconnais, répondit un autre, un grand surnois qui m'avait déjà cassé la tête de ses éclats de rire et de ses braillements. Je le reconnais ; j'y ai vu faire des tours.

- Où ça ? demandai-je brusquement en me rappelant que le patron n'avait pas fait travailler Cri-cri à Domfront.

Le paysan hésita, puis, tout à coup d'un air de bravade :

- Ici, qu'il répondit.

- Tiens ! pensai-je, est-ce que ce serait le paysan qui l'a envoyé à La Ferté acheter un cheval ?

Je pris un air boniface, et, faisant taire Cri-cri, dont le poil se hérissait et qui grondait sourdement :

- Quels tours donc que vous lui avez vu faire ? que je repris.

Le paysan était déjà un peu parti et avait l'air de chercher querelle à tout le monde avec ses yeux.

- Vous allez voir ! fit-il comme si quelqu'un l'avait mis au défi de prouver qu'il avait vu faire des tours au chien.

Il tira une bourse de cuir de sa poche - une bourse pareille à celle du Dab, mais toutes ces bourses-là se ressemblent et tous les paysans de par ici en ont -, et la posa sur la table en faisant un geste.

- Ici, dit-il au chien.

Cri-cri sauta sur la table et ouvrit la bourse comme il avait l'habitude de le faire quand le patron le lui ordonnait.

Je tressaillis ; vous allez voir pourquoi.

Mais d'abord, je dus prendre Cri-cri dans mes bras, car, après avoir travaillé, il faisait mine de vouloir se jeter sur le grand surnois.

- Bon, m'écriai-je, voulez-vous que je vous montre plus fort que ça ?

Les paysans ne demandaient pas mieux.

- Y en a-t-il parmi vous qui aient des bourses semblables à celle de monsieur ?

Les paysans se regardèrent.

- Sans doute, dit l'un d'eux en riant, mais nous ne nous soucions pas de nous en séparer. C'est pour le contenu, voyez-vous, plutôt que pour le contenant.

- Bon ! videz le contenu dans vos poches ; ne laissez que quelques sous dans les bourses, fermez les bien et posez les sur la table. Vous verrez un beau tour et gratis.

Les paysans se consultèrent du regard ; enfin, convaincus de n'avoir rien à perdre, cinq d'entre eux prêtèrent leurs bourses. Le grand surnois avait laissé la sienne en vue.

- Maintenant, je cache le chien, leur dis-je. Mettez les bourses en tas, comme vous voudrez.

- Ça y est, me dirent-ils, au bout d'un instant.

- Attention, à présent !

Je me retournai et je lâchai le chien.

- Ici, Cri-cri !

A mon appel, le chien sauta de nouveau sur la table. Tous les gens présents dans la salle se tenaient autour, le cou tendu, les yeux fixes. Les bourses formaient un tas. En deux coups de patte, Cri-cri, toujours grondant, les dispersa ; puis, il en ouvrit une, d'ailleurs semblable aux autres.

- C'est la vôtre ? dis-je au grand surnois.

- Oui, répondit-il, d'un air inquiet.

- Où est le tour ? demanda un malin.

- Recommencez et vous allez voir.

On recommença deux fois et deux fois, Cri-cri, dédaignant les bourses des autres paysans, chaque fois ouvrit celle du même individu ; chaque fois, aussi, j'étais obligé de le retenir pour l'empêcher de se jeter sur le grand surnois. C'était si visible qu'un des assistants finit par s'écrier :

- Dis donc, François, m'est avis que le chien du saltimbanque en veut autant à toi qu'à ta bourse.

- Enfin, pourquoi s'en prend-il toujours à la bourse de François plutôt qu'à une autre, ce failli chien ? demanda un autre spectateur.

Le grand surnois était devenu tout pâle ; il ne criait plus et il avait cessé de rire.

- Je vais vous expliquer ça, dis-je en mettant la main au collet de l'homme. C'est parce que la bourse est celle de son maître que ce coquin-là a volé et assassiné.

En même temps, j'avais lâché Cri-cri qui s'était jeté sur le grand surnois et lui mordait les mollets de la belle façon.

Vous jugez de l'effet, mon président Tout le monde se mit à crier ; l'assassin se débattait ; quelques-uns de ses camarades parlaient de prendre son parti, les autres les en détournèrent. Quant à moi, je ne lâchai mon homme qu'à l'arrivée des gendarmes.

Le soir, j'attachai Cri-cri et il nous conduisit, ces messieurs de la justice et moi, dans la forêt d'Andaine jusqu'à la place où, entre deux chênes, sous un buisson, l'assassin avait enterré le corps du Dab, tué par derrière d'un coup de fusil tiré dans le crâne, à bout portant.

Après ça, le juge m'a donné la clef des champs. C'était bien le moins. Et voilà.